

Lettre de Varignon à Bernouilli sur le sujet de Henry Sully et la Manufacture d'horlogerie à Versailles. *Letter from Varignon to Bernouilli on the subject of Henry Sully and the Horological Manufacture at Versailles.*

What follows below is a transcription of a letter between Pierre Varignon and Jean Bernouilli (see references below), the manuscript being available online at the coordinates listed below. Varignon evidently knew Sully, and he is telling Bernouilli about what he overheard about Sully's manufacture and the fact that he was dismissed as director by John Law, for supposedly having treated he and his wife with a rather affluent lifestyle (coach and carriages for each) and failing to show progress in the factory. Following this, Varignon recalls hearing that Sully found himself with nothing, literally "on the street", and he doesn't know if the manufacture is still operational.

I have written considerably about Law, Sully, and the Versailles factory, in the sixth chapter of my work on the life and times of Henry Sully. This recently found letter offers an interesting glimpse into what some dignitaries were telling themselves about the horological manufacture and Sully's fate at the hands of John Law.

Robert St-Louis, Ottawa, April 2024.

Source: Universitätsbibliothek Basel, L Ia 675:Bl.115-116

Extrait d'une lettre de M. Varignon(1) à M. Jean Bernouilli (2)
De Paris le 8 mars 1720

Je connais M. Sully horloger anglais (*) mais je n'ai pu dire sa demeure à M. Enderlin ne la sachant point. Ce M. Sully a fort mal fait ses affaires. M. Law, vulgairement ici M. Las, l'avait mis à la tête d'une manufacture d'horlogerie qu'il voulait ériger dans le château de Versailles hors de prises des maîtres horlogers qui auraient pu s'y opposer hors d'un lieu aussi privilégié.

Il avait mis (dit-on) beaucoup d'argent entre les mains de M. Sully pour cela, lequel avait été en Angleterre ramasser grand nombre de compagnons horlogers qu'il avait amenés à Versailles, où l'on dit que lui et sa femme se mirent d'abord à faire une dépense de grand seigneur, elle ayant carrosse, et lui une chaise pour venir à Paris; et que M. Law ayant eu connaissance de cette grande dépense, et que rien n'avançoit dans cette manufacture lui avait enfin donné son congé, et mis en sa place un des ouvriers anglais qu'il avait amenés d'Angleterre, ce qui réduit (dit-on) le pauvre M. Sully à rien, sur le pavé de Paris. Je ne sais si cette manufacture subsiste encore, car je n'en entend plus parler.

(*) M. Bernouilli avait écrit à M. Varignon, le 7 février 1720, en lui adressant M. Enderlin horlogers Balois:

"Je lui ai recommandé de faire la connaissance avec M. Sully qui a écrit un traité judicieux sur les horloges et sur les montres, et qui a eu je crois l'approbation de l'Académie des Sciences; vous connaissez sans doute ce M. Sully; s'il est encore à Paris, vous aurez la bonté d'enseigner sa demeure à M. Enderlin."

(1) Pierre Varignon (1654 Caen – 1722 Paris) était un des mathématiciens français les plus célèbres du temps de Newton et Leibniz, époque où il est vrai la France ne brillait pas particulièrement dans le domaine des mathématiques. Elevé dans une famille modeste de la côte normande, il se destine d'abord à une carrière religieuse, étudiant la théologie et la philosophie au collège jésuite de Caen, avant d'être ordonné prêtre en 1683. Mais la rencontre fortuite d'un exemplaire des *Eléments* d'Euclide change sa vie, et, dans la tradition jésuite, il se consacre tout entier à l'étude de sa nouvelle passion, les mathématiques. En 1686, Varignon part habiter Paris. Ses premiers écrits, notamment *Projet d'une nouvelle Mécanique* paru en 1687, le font connaître, et il obtient en

1688 un poste au collège Mazarin de Paris. Cette même année, il devient également membre de l'Académie (royale) des Sciences. A compter de 1704, il enseigne au Collège royal de Paris, et il devient plus tard membre de l'Académie de Berlin (en 1713) et de la Royal Society de Londres (en 1718). Il enrichissait son savoir par une large correspondance, avec Newton, avec Leibniz, et surtout avec les frères Jacques et Jean Bernoulli. Une anecdote est restée célèbre à ce propos. Jean Bernoulli ne ménageait pas Varignon dans sa correspondance. Ce dernier répond alors : "Ce qui m'a fait le plus de peine, ce ne sont pas vos duretés en elles-mêmes, je les reçois en ami, mais c'est de ce que votre lettre ayant été ouverte à la poste et apportée ainsi à nos portiers, on a pu voir de quelle manière vous me traitiez".

(2) Jean Bernoulli (1667 Bâle – 1748 Bâle) Alors qu'il rentre à l'université de Bâle, son frère aîné Jacques vient d'y obtenir une chaire, et, ensemble, ils vont décortiquer les travaux de Leibniz qui vient d'inventer le calcul infinitésimal. Cette émulation entre les deux frères va leur être très profitable, mais elle va bientôt tourner en rivalité. Jean part à Paris en 1690, où il enseigne le calcul infinitésimal au marquis de l'Hospital. Son protestantisme l'implique dans de nombreuses querelles religieuses. Mais, en 1705, à la mort de son frère, il retourne à Bâle pour lui succéder. Bernoulli fut l'un des meilleurs propagandistes du calcul infinitésimal. Impliqué dans la querelle Newton/Leibniz, il prend partie pour ce dernier. Père de 3 mathématiciens et grand-père de 2 autres, il se fâche avec son fils Daniel avec qui il dut partager un prix de l'Académie des Sciences au point de le chasser de la maison familiale.